N° 21

Remplace-moi.

Envoyée en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir qu'elle y était déjà.

Tout avait commencé quelques jours plus tôt, lorsque, jeune diplômée de l'École d'Administration, elle avait été convoquée au Service du Personnel.

— Nous tenons à vous faire connaître votre affectation. Il s'agit du secteur 26 – A. Vous y remplacerez l'actuel agent, qui quitte son poste. Une question ?

— Oui : puis-je savoir de quelle mission je serai chargée ?

— Une mission pour laquelle vous êtes compétente. Une autre question ?

— Oui : puis-je savoir pourquoi l'actuel agent quitte son poste ?

— Pour une raison qui n'a pas d'importance. Une autre question ?

— Oui : puis-je savoir où se situe le secteur 26 – A ?

— Dans une région qu'il est inutile de préciser. Une autre question ?

— Je ne crois pas.

***

Le train s'arrêta avec un soupir bref, comme s'il était gêné de la déposer sur un quai aussi désert.

Curieusement, le panneau n'indiquait aucun nom.

Seulement cette indication : secteur 26 – A.

Elle consulta son ordre de mission, pour vérifier. Il n'y avait pas d'erreur possible, c'était bien ici. Elle avança avec précaution, sa valise à la main, en se demandant si elle devait se présenter quelque part. Mais tout était sombre, et rien de ce qui ressemblait à un bureau ne semblait ouvert.

Soudain, une voix s'éleva derrière elle :

— Vous êtes en retard !

Elle se retourna. Un homme en uniforme gris la regardait avec un sourire totalement impersonnel.

— C'est le train qui est en retard ! Corrigea-t-elle.

— C'est ce que vous dites à chaque fois.

— Comment cela : « À chaque fois » ?

— Oui : à chaque fois que vous arrivez, précisa l'homme en uniforme. Mais ça ne fait rien : on finit par s'habituer…

Sans attendre de réponse, il lui tendit un badge.

— Vous en aurez besoin.

Elle s’en saisit et le consulta machinalement : c’était bien son nom qui y figurait. Mais la photographie… Le visage représenté n’était pas le sien. Du moins, pas exactement : la femme représentée lui ressemblait, bien sûr, mais avec quelques années de plus !

— Il doit y avoir une erreur, dit-elle.

— Ha, oui ! Vous avez remarqué : c’est votre ancienne photo. Mais ne vous inquiétez pas : tout sera régularisé dès demain, comme d’habitude.

— Mon ancienne photo ? Mais sur celle-ci, je suis plus vieille !

— Évidemment…

— Comment est-ce possible ?

— Ça ne l’est pas. C’est pourquoi ça vous surprend à chaque fois.

Un silence s’installa. Sentant une gêne voilée lui serrer la poitrine, elle consulta de nouveau ses papiers, dans l’espoir d’y trouver une incohérence, une date, quelque chose qui contredirait cette conversation absurde. Mais tout était en ordre. Trop en ordre, même.

— Suivez-moi, décida l’homme en uniforme.

Ils quittèrent le quai par un passage étroit qui débouchait sur une rue qu’elle eut aussitôt l’impression de reconnaître. Cela la troubla encore davantage. Les façades, les angles, jusqu’à la disposition des fenêtres, tout lui semblait familier, sans qu’elle puisse dire pourquoi, ou comment.

— Vous allez être contente : ils vous ont conservé votre bureau, poursuivit l’homme en uniforme, peut-être par cordialité.

— Mon bureau ?

— Je veux dire celui que vous occupiez déjà.

Elle s’arrêta net.

— Écoutez, je crois qu’il y a un malentendu. Je suis ici pour remplacer quelqu’un.

— Oui, en effet : je me souviens que vous le dites toujours comme ça.

— Alors… où est cette personne ?

— Elle termine.

— Termine quoi ?

— Vous verrez bien, répondit-il simplement.

Elle décida de ne plus s’étonner : elle reprit sa marche derrière cet homme en uniforme jusqu’à un bâtiment administratif aux vitres opaques.

— Nous y sommes, mais vous le savez aussi bien que moi.

Il posa la main sur la poignée, puis ajouta, comme une évidence :

— Et vous savez aussi comment ça fonctionne.

***

Dans le couloir, les portes se succédaient, identiques. Certaines étaient entrouvertes. Elle distingua des silhouettes à l'intérieur, penchées sur des dossiers, mais immobiles. Toutefois, aucune ne releva la tête à son passage, ni ne répondit à ses salutations : sa voix semblait au contraire dépourvue de tout effet.

L'homme en uniforme la guida vers un bureau, dont la porte s'ouvrit sans bruit.

L'air, à l'intérieur, avait cette odeur indéfinissable des lieux trop longtemps occupés : un mélange de papier, de poussière et d'encaustique.

— Bienvenue chez vous. Je vous laisse vous installer, dit l'homme en uniforme.

— Attendez !

Mais déjà, il s'était éclipsé.

Elle resta seule dans l'embrasure, hésitante à entrer, comme si franchir ce seuil revenait à accepter quelque chose qu'elle ne comprenait pas. La pièce était simple. Un bureau, une chaise, une armoire métallique, et, au fond, une fenêtre dont les stores étaient à demi baissés. Rien d'extraordinaire.

Rien, sinon ce détail qui la fit immédiatement reculer d'un pas : la pièce était manifestement occupée. Le fauteuil était légèrement tourné, comme si son occupant venait de le quitter. Sur le bureau, des dossiers étaient ouverts, annotés. Un stylo reposait en travers d'une feuille encore fraîchement écrite. Elle s'approcha lentement : sur la feuille, s'étalait une écriture nette, régulière, qu'elle reconnut parfaitement :

— C'est la mienne !

Elle posa sa valise, et entama lentement un tour de la pièce. Chaque objet se trouvait exactement à la place qu'elle aurait elle-même choisie. Même la position du fauteuil, légèrement décalée pour éviter le reflet de la fenêtre sur l'écran, était celle qui lui convenait précisément.

Elle ouvrit un tiroir. À l'intérieur, les documents étaient classés avec la rigueur méticuleuse qu'elle entretenait en toutes circonstances : des notes, des rapports, des formulaires. Tous remplis de sa main. Tous signés du même nom.

— C'est le mien !

Sur le coin du bureau, un badge était posé. Elle le prit : il était identique à celui qu'on venait de lui remettre. Sauf que la date qui y figurait évoquait une époque révolue depuis une génération, environ.

— C'est ridicule !

Tout cela la fatiguait.

Elle revint au fauteuil et s'assit. Le fauteuil épousa parfaitement sa position. Trop parfaitement. Comme s'il était exactement ajusté pour elle.

Par elle ?

Quant au bureau, pour un motif inexplicable, elle se sentit attirée par l'un de ses tiroirs : à l'intérieur, un papier à lettre, plié avec soin. Quelques mots, à peine. De cette écriture qu'elle reconnaissait comme la sienne alors qu'elle n'avait aucun souvenir d'avoir tracé ces lignes : « Remplace-moi. Mais ne pose pas de questions. »

Elle glissa le papier dans sa poche.

***

Au même instant, il lui sembla qu'une ombre pénétrait la pièce. Mais elle n'en fut pas certaine.

Puis cette ombre se matérialisa. Elle ne distingua d'abord qu'une silhouette. C'est alors qu'elle se vit. Ce ne fut pas un choc brutal. Plutôt une reconnaissance lente, inévitable, comme un souvenir qu'on aurait trop longtemps refusé. Bien sûr, la femme en face d'elle était plus âgée. Les traits étaient les mêmes, mais tirés, creusés. Le regard surtout : plus fixe, plus profond, comme s'il s'était habitué à quelque chose que lui-même refusait encore de voir.

— Vous étiez en retard, dit la femme.

Sa voix était la sienne, mais légèrement plus grave.

— C'est le train qui était en retard ! Corrigea-t-elle.

— C'est ce que nous disons à chaque fois.

— Comment cela : « nous disons » ?

— Oui. Moi aussi, j'ai répondu cela, à l'époque.

—C'est… une plaisanterie ?

— Pourquoi pensez-vous que c'en est une ?

— Si ce n'en est pas une, expliquez-moi ce que c'est !

La femme soupira.

— Vous ne comprendrez pas.

— Essayez toujours.

— Inutile : je n'ai pas compris, à l'époque.

— Ce n'est pas une raison.

— Bien sûr que si. Vous ne vous en souvenez pas, mais vous avez déjà posé ces questions. Vous et moi, nous sommes la même.

— La même quoi ?

— J'étais vous. Ou bien, vous serez moi.

— C’est très différent !

— Vous avez raison, mais la nuance est sans importance ici.

— Ça n’a aucun sens.

— Je vous le confirme. Mais cela fonctionne quand même.

Elle fit un geste vague vers les dossiers autour d’elle.

— Vous verrez : tout fonctionne correctement.

— Depuis combien de temps… êtes-vous là ?

La femme réfléchit longuement, comme si elle ne s’était jamais posé la question. Puis haussa légèrement les épaules.

— Suffisamment.

— Ce n’est pas une réponse.

— C’est la seule que vous accepterez.

Un silence plus lourd encore s’installa.

— Et moi ? Combien de temps vais-je rester ?

— Autant que moi.

— Et… qu’est-ce que je vais devoir faire ?

— Ce que j’ai fait.

— Qu’avez-vous fait ?Un léger sourire, presque imperceptible.

— Ce quevous allez faire.

Elle serra les poings et s’exclama d’un ton rageur :

— Arrêtez !

— Vous voyez : vous commencez déjà.

Le ton n’était ni moqueur, ni cruel. Juste… fatigué. Elle sortit le papier à lettre de sa poche et le déposa sur le bord du bureau. La femme prit le document et le déplia.

— C’est vous qui avez écrit ça ?

La femme eut une moue dubitative.

— Oui et non.

— Oui ou non ?

— C’est celle qui était à ma place lorsque j’étais à la vôtre qui l’a écrit pour moi.

— Et maintenant

— Maintenant que je suis à la sienne, je vous le confie. Comme vous le confierez à celle qui sera à la vôtre lorsque vous serez à la mienne. Voyez-vous : vous et moi, et toutes les autres, toutes celles d’avant, et toutes celles d’après, nous sommes la même.

Un silence s’installa. Puis la femme reprit :

— Maintenant… vous comprenez.

Elle voulut protester. Dire qu’elle ne comprenait rien. Mais aucun mot ne vint.

La femme sembla prendre une décision.

— Je vais partir.

— Pour aller où ?

Un léger sourire.

— Vous le saurez lorsque vous partirez à votre tour.

Un instant, leurs regards se croisèrent. Elle eut aussitôt la certitude fugace, et insupportable, que cette femme savait exactement ce qu’elle pensait. Ce qu’elle allait penser. Ce qu’elle avait toujours pensé.

En un instant, la femme redevint une ombre, et elle resta seule.

***

Elle revint à « son » bureau comme si le geste était inscrit dans sa mémoire, malgré la fatigue qui pesait déjà sur ses épaules. Les dossiers attendaient, ouverts, rangés selon un ordre qu’elle reconnaissait instinctivement. Sans réfléchir, elle prit le stylo et commença à annoter quelques formulaires, exactement comme elle l’avait fait des années auparavant, ou comme elle allait le faire demain. Chaque mot glissait sous sa plume comme si cela allait de soi.

Le silence retomba sur la pièce. Les dossiers attendaient.

Le stylo continua de glisser sur le papier.

La boucle, parfaite et immuable, reprit son cours.

***